

## LES MUSÉES DE LA MINE : LA MINE DEVENUE MUSÉE

Pierre-Christian Guillard

**L**e thème des musées de la mine est vaste et ses contours assez flous aussi, avant toute chose, définissons la notion de musée en nous en tenant à la définition proposée par l'ICOM<sup>1</sup> qui fait aujourd'hui référence dans la communauté internationale : « le musée est une institution permanente sans but lucratif au service de la société et de son développement ouverte au public, qui acquiert, conserve, étudie, expose et transmet le patrimoine matériel et immatériel de l'humanité et de son environnement à des fins d'études, d'éducation et de délectation. »

C'est sur cette définition que nous nous appuyerons pour donner un aperçu des musées de la mine en France métropolitaine. Selon la nature de leur contenu ou de leur statut, il existe aussi plusieurs possibilités de classement des musées. Aussi avons-nous fait le choix de nous intéresser aux musées consacrés spécifiquement à la mine. Dans cette catégorie, nous pourrions encore établir une sous-division en distinguant les musées seuls et les musées associés à un ancien site d'extraction ou à des parcours miniers en plein air ou souterrains, les uns se rattachant parfois à l'archéologie et les autres à l'histoire industrielle contemporaine. Nous considérons le mot « mine » au sens technique, désignant des travaux souterrains nécessitant l'emploi de techniques minières et non pas dans sa signification administrative définie par le Code minier<sup>2</sup>. Parmi les substances nous évoquerons le charbon, les minerais de fer, les minerais non-ferreux<sup>3</sup>, l'ardoise ainsi que quelques substances particulières remarquablement valorisées et méritant d'être mentionnées comme la potasse, le sel gemme, l'ocre, le pétrole, la pyrite, les phosphates et la bauxite. Par souci de clarté, nous n'incluons pas dans notre réflexion les musées qui sont exclusivement consacrés aux géosciences (géologie, minéralogie et paléontologie), pas plus que les carrières de matériaux industriels et pierres de construction (granite, pierres de taille, meulières...). Pour alimenter notre réflexion, nous avons sélectionné 80 sites répondant à ces critères.

### À L'ORIGINE, DEUX MUSÉES PRÉCURSEURS

Dignes héritiers des cabinets de curiosités, deux musées de la mine français font figure de précurseurs. Le premier fut créé en 1889, à Saint-Vaast-la-Haut (Nord), par la *Compagnie des mines d'Anzin*, avec pour objectif de rassembler et d'exposer les meilleurs objets, l'outillage et les productions remarquables présentés

lors des expositions universelles, des foires internationales et expositions de prestige auxquelles participait cette grande compagnie houillère. Le musée fut détruit en 1917 mais deux cartes postales, éditées dans les années 1900, immortalisent ce lieu pouvant être considéré comme le premier musée de la mine français et l'un des premiers musées d'entreprise.

Le deuxième musée, plus connu, est le musée de Mollay-Littry (Calvados). Il fut fondé en 1902, une vingtaine d'années après la fermeture de la mine. Un généreux donateur, M. Labbey, décida de préserver ce patrimoine en rassemblant des collections d'objets et de machines et en faisant construire, sur l'emplacement du carreau de l'ancienne fosse Frandemiche, un bâtiment abritant ses collections avec, à l'étage, une école dentellière et une garderie pour enfants. Le musée ayant survécu aux vicissitudes du temps et de l'histoire, rénové à plusieurs reprises, continue de recevoir du public dans ses locaux d'origine. Cet établissement demeura, jusque dans les années 1970, le seul musée français consacré aux mines de charbon.

### DES MUSÉES QUI NE DOIVENT RIEN AU HASARD

Pour mieux comprendre et interpréter la place et le rôle de ces musées dans la société et les territoires, arrêtons-nous sur quelques chiffres.

Considérant les 80 sites répondant à nos critères, nous avons retenu la période 1970 à 2017 et comptabilisé les ouvertures de sites par décennie, en classifiant ceux-ci par catégories de substances. Ces statistiques traduites dans deux histogrammes démontrent la soudaineté et la brièveté d'un phénomène culturel nouveau qui se concentre sur deux décennies. En 1970, il n'existait que trois musées de la mine en France, le musée de Mollay-Littry, la mine d'argent Saint-Barthélemy à Sainte-Marie-aux-Mines (Haut-Rhin) ouverte en 1963 et le musée du pétrole à Pechelbronn<sup>4</sup> (Bas-Rhin) ouvert en 1967. À partir des années 1970, plus précisément à partir de 1975, les ouvertures de sites progressent avec 7 nouveaux musées dont quatre sont consacrés au charbon, les trois autres concernent le sel, le fer et l'ardoise pour atteindre la période faste des années 1980/1990. Sur ces deux décennies, 51 des 80 sites encore ouverts aujourd'hui sont créés avec une prédominance pour le charbon (21 sites) et les non-ferreux (13 sites). À partir des années 2000, les ouvertures diminuent fortement pour tomber à 19 sites entre 2000 et 2013, aucun musée n'ayant vu le jour entre 2013 et 2017.

Le phénomène est de toute évidence conjoncturel, les années 1970 à 1990 coïncident avec la désindustrialisation du pays et la fermeture des mines, toutes substances confondues. Nous assistons alors à la réaction des populations mais aussi des institutions locales et nationales. En 1980, année dédiée au « Patrimoine »,



**Chevalement reconstruit et bâtiment du musée de la mine de La Motte-d'Aveillans (Isère).**  
Photo P.C. Guiollard

Maurice Daumas<sup>5</sup> signait son livre *L'Archéologie industrielle en France*<sup>6</sup>. Deux ans plus tôt, il fondait, avec d'autres collègues, le CILAC (Comité d'information et de liaison pour l'archéologie, l'étude et la mise en valeur du patrimoine industriel). Autant d'événements qui révélaient une prise de conscience soudaine que la disparition de pans entiers de nos industries représentait non seulement des pertes économiques et sociales, mais aussi patrimoniales et culturelles. Marie Nisser<sup>7</sup> avance une explication à ce phénomène concomitant à la crise économique du moment : « En ces temps d'insécurité, nous faisons un retour en arrière. Quand nous voulons établir notre identité dans le présent, nous essayons de comprendre ce qui nous rattache au passé. »

Remarquons toutefois que ce processus intellectuel et social ne fut pas forcément commun à nos voisins anglais et allemands qui, dès les années 1950 – 1960, avant même d'être touchés par les récessions minières et sidérurgiques, avaient pris conscience de la valeur patrimoniale des activités industrielles. C'est d'ailleurs en Angleterre que le terme *Industrial Archeology* est apparu en 1955.

En France, à partir de 1983, le ministère de la Culture décida de prendre en considération ce patrimoine d'un genre nouveau, par la création de la Cellule du patrimoine industriel intégrée à la sous-direction de l'Inventaire général, officialisant ainsi l'élargis-

sement du champ patrimonial tout en créant les outils et en fixant les lignes directrices de la sauvegarde des « monuments de l'industrie ».

C'est dans ce contexte particulier mêlé de dogmatisme administratif et d'élans affectifs passionnés que de nombreux projets virent le jour. Le charbon occupait une place prépondérante ; de toutes les activités minières, ce sont les houillères qui marquèrent le plus les régions et en de nombreux points du pays. Les mines de fer<sup>8</sup> et les ardoisières<sup>9</sup> également, mais plus localement. Quant au développement des sites non-ferreux, il correspond à un engouement nouveau des archéologues pour les sites miniers antiques et médiévaux qui prit naissance dans l'est de la France (Vosges, Alsace)<sup>10</sup> avant de se propager vers d'autres régions riches en mines d'argent, de plomb et de cuivre principalement. Cette domination du charbon, et secondairement des métaux non-ferreux, se traduit dans les chiffres : sur 80 sites, 32 concernent le charbon, (dont 14 établis sur d'anciens carreaux miniers) et 21 les métaux non-ferreux, dont 15 sont associés à des chantiers archéologiques.

Les mines de fer se placent en troisième position, avec 12 sites dont 5 en Lorraine, 4 dans l'Ouest, 2 dans les Pyrénées et un seul dans les Alpes ; 6 ardoisières et 8 sites divers complètent la liste.



Vue aérienne du Centre Historique Minier à Lewarde (Nord). Photo P. Cheuva-Centre Historique Minier

### DES ACTEURS DIVERS INÉGAUX DEVANT LES DIFFICULTÉS

Les porteurs de projets muséographiques et de sauvegarde du patrimoine minier sont très divers et dotés de moyens techniques et financiers très inégaux.

#### • Projets d'entreprise

Il est bien compréhensible qu'un projet né de la volonté d'une entreprise de valoriser et de sauvegarder son patrimoine et son savoir-faire dispose de meilleurs atouts de réussite que les projets associatifs ou individuels. Si les projets d'entreprise ne sont pas rares dans les pays anglo-saxons, ils sont moins nombreux en France. Il en existe toutefois quelques-uns, et non des moindres, puisqu'il s'agit, entre autres, des trois plus importants musées de la mine consacrés au charbon. Tous les trois sont installés sur des carreaux miniers, dont la quasi-totalité des infrastructures a été conservée et ouverte au public. Le premier est situé à Lewarde près de Douai (Nord). Avant même la fermeture des

mines de la région, la fosse Delloye fut désignée dès 1973 comme lieu de conservation des matériels et documents dignes d'intérêt et récupérés au fur et à mesure de la fermeture des sièges du bassin minier. En 1982, était créée l'association du Centre Historique Minier avec ouverture des lieux au public en 1984. Dans le même temps, en 1973, les Houillères de la Loire préservaient le Puits Couriot à Saint-Étienne (Loire) pour en faire le musée de la mine stéphanoise ouvert depuis 1991. La Lorraine, dernier bassin houiller à cesser son activité<sup>11</sup>, se devait de posséder un site digne de son importance. En 1988, il fut décidé de préserver le siège Wendel à Petite-Rosselle (Moselle). Le projet bénéficia du retour d'expérience des autres musées et de moyens techniques et humains importants mis à disposition par les Houillères bien avant la fermeture des mines. L'aménagement et la mise en route du site se fit par étapes dès 1995 pour aboutir dix ans plus tard à son ouverture officielle.

Un autre projet, plus modeste mais original, concerne les mines



Musée du Carreau Rodolphe à Pulversheim (Haut-Rhin), les chevalements des puits 1 et 2. Photo J. Strich

d'uranium du Limousin. La société *AREVA Mines*, désireuse de conserver la mémoire du passé minier de la région et de faire connaître son savoir-faire dans la mine moderne et dans les techniques de réaménagement des anciens sites, a ouvert au public, en 2013, un musée situé sur son ancien site minier de Bessines-sur-Gartempe en Haute-Vienne.

#### • Projets soutenus par l'entreprise

Si d'autres projets ne furent pas initiés par Charbonnages de France, le partenariat actif de cette entreprise fut décisif dans la réalisation de ceux-ci, plus modestes, mais néanmoins intéressants du point de vue de la conservation d'un patrimoine technique. Ces projets, incluant généralement un puits d'extraction ou de service et ses équipements (chevalements, machines, bâtiments techniques annexes...), nécessitèrent la mise en sécurité des installations, voire leur rénovation, en coordination avec des collectivités locales ou régionales capables d'en assumer le financement et la gestion à long terme, la réalisation, l'organisation et l'animation étant généralement assurées par d'anciens mineurs. Citons les musées de Cagnac (Tarn), de la Machine (Nièvre), de Gréasque (Bouches-du-Rhône), de Brassac-les-Mines et de Messeix (Puy-de-Dôme), la maison du mineur à la Grand-Combe

et le quartier mine-témoin à Alès (Gard), la Fosse 9 à Oignies (Pas-de-Calais).

En Alsace, dès 2003, la coopération entre la communauté de communes, les MDPA (Mines domaniales des Potasses d'Alsace) et l'association de mineurs « Groupe Rodolphe » est à l'origine de la restauration des installations du siège Rodolphe, à Pulversheim (Haut-Rhin), de ses deux chevalements et de leurs machines remises en fonctionnement.

#### • Projets associatifs

Les structures associatives, souvent soutenues par les collectivités locales, parfois par les ministères du Tourisme ou de la Culture restent majoritaires. Ces musées doivent souvent leur origine à des anciens mineurs regroupés en associations, désireux de maintenir et de partager le souvenir de leur métier qu'ils vivent, en étant à la retraite, comme une passion. Ils apportent alors non seulement leurs bras mais aussi leur savoir-faire, leur expérience, leurs réseaux de relations et leurs témoignages. Certes dotées de moyens plus modestes, les réalisations n'en demeurent pas moins remarquables. Il est difficile de faire un choix et d'en citer certains plutôt que d'autres, tous ayant leurs spécificités et leurs mérites. (Voir liste et carte pages 216-217). Ces musées trouvent

souvent comme point d'encrage, un ancien bâtiment technique ou social, un ancien carreau, voire une galerie-école autrefois utilisée par les houillères pour la formation du personnel.

Parmi les réalisations exemplaires en matière de collaboration associative avec les collectivités, citons celle de l'AMOMFERLOR (Association mémoire ouvrière des mines de fer de Lorraine)<sup>12</sup> à l'origine de la création des musées d'Aumetz et de Neufchef (Moselle). (Voir page 215).

#### • Projets individuels

Les projets individuels sont évidemment plus rares, car très vite stoppés par les difficultés administratives, techniques et financières, par les exigences de sécurité toujours plus contraignantes et, il faut bien le dire, par une réticence des administrations et des banques à faire confiance à des individus sur des projets souvent ambitieux et risqués. Il existe toutefois quelques exceptions qui méritent d'être citées en raison de la persévérance de leurs auteurs<sup>13</sup> et la réussite obtenue sur le long terme : la mine de manganèse de Vielle-Aure (Hautes-Pyrénées) et la mine de plomb argentifère gauloise de la Rodde d'Ally (Haute-Loire), aboutissent à la mise en valeur d'un réseau de galeries d'un grand intérêt, aujourd'hui ouvert au public.

### MISE EN VALEUR

#### DES TRAVAUX MINIER SOUTERRAINS

Ces deux exemples nous amènent à aborder la question de la valorisation muséographique des travaux souterrains *in situ*. À de rares exceptions près, lorsque l'on souhaite restituer les techniques minières souterraines, en particulier dans les mines de charbon, il est nécessaire d'avoir recours à des galeries artificielles ou à d'anciennes galeries-écoles. Ceci s'explique par la profondeur à laquelle se trouvent les mines de charbon, la présence de grisou, les venues d'eau, l'instabilité des terrains, les moyens d'accès... Vaincre ces difficultés représenterait un coût considérable qu'il serait illusoire de vouloir rentabiliser par une fréquentation touristique et qui dépasserait largement les budgets alloués par les organismes publics chargés d'accompagner de telles opéra-



Le bâtiment du musée et l'entrée de la galerie de la mine de Vielle-Aure (Hautes-Pyrénées).  
Photo P.C. Guillard

tions de sauvegarde. L'option de la galerie reconstituée présente l'avantage de pouvoir faire évoluer les visiteurs dans le temps au sein d'un même espace, ce qui ne saurait être le cas dans d'authentiques travaux qui ne montreraient qu'un aspect partiel correspondant aux techniques employées au moment de la fermeture.

Quelques sites ont toutefois surmonté les difficultés, dans le domaine des mines métallifères (fer et non-ferreux) : les mines médiévales des Rois Francs à Melle (Deux-Sèvres), les mines de plomb argentifère du Fournel à l'Argentière-la-Bessée (Hautes-Alpes) exploitées dès le X<sup>e</sup> siècle ; les mines d'argent de la région de Sainte-Marie-aux-Mines, les mines Saint-Louis Eisenthür et Gabe-Gottes sont exemplaires tout comme les Hautes-Mynes du Thillot (Vosges). Ces sites continuent d'être étudiés par les archéologues tandis qu'une partie des réseaux souterrains est aménagée pour une visite du public.

Concernant la période contemporaine, la mine de cuivre Cap Garonne située sur la commune du Pradet (Var) fut exploitée entre 1862 et 1917. En 1984, afin de faire cesser le pillage des minéraux et de prévenir les accidents, le syndicat intercommunal interdit l'accès aux galeries. Après sa mise en sécurité, la mine fut transformée en musée de minéralogie tandis qu'une partie du réseau souterrain était aménagée pour des visites. Dans le bassin ferrifère de Lorraine, les mines de fer de Neufchef, de Neuves-Maisons<sup>14</sup> et d'Hussigny-Godbrange<sup>15</sup> constituent des réalisations exemplaires dans le domaine des visites de galeries *in situ*. Réussite servie par la nature favorable des terrains, leur accessibilité à flanc de coteau et du fait de leur exploitation récente réalisée avec des moyens modernes permettant, encore aujourd'hui, l'accès des engins et du matériel



**Galerie antique  
dans les anciennes  
mines d'argent  
du Fournel  
(Hautes-Alpes).**

Photo B. Ancel

indispensable à l'aménagement et la sécurisation de ces galeries destinées à recevoir du public. Citons également l'ardoisière de Noyant-la-Gravoyère (Maine-et-Loire), la *Mine Bleue* qui, malgré les difficultés rencontrées depuis sa création en 1989, permet aujourd'hui aux visiteurs de descendre à 130 mètres sous terre sur un réel site d'extraction aménagé.

#### TROUVER DE NOUVELLES APPROCHES MUSÉOGRAPHIQUES

Si nous pouvons nous réjouir de cet engouement pour l'histoire des mineurs et des mines, si nous pouvons nous satisfaire de voir que la quasi-totalité des sites ouverts dans les trente dernières années sont toujours en activité, malgré quelques péripéties pour certains, il apparaît nécessaire de s'interroger sur leur devenir à long terme. Le taux de fréquentation reste un indicateur intéressant : sur les 50 sites pour lesquels nous possédons les chiffres de fréquentation, un seul atteint 150 000 visiteurs par an<sup>16</sup>, trois se situent entre 50 et 100 000 visiteurs, quatorze reçoivent entre 10 et 50 000 visiteurs, une dizaine se situent entre 5 000 et 10 000 visiteurs et tous les autres sont inférieurs à 5 000 visiteurs. Comparés à d'autres musées ou sites patrimoniaux ces chiffres restent faibles. Il importe donc de se poser la question de savoir s'il n'y a pas nécessité impérieuse de trouver de nouvelles approches muséographiques et scénographiques pour capter de

nouveaux publics qui devront être attirés par d'autres motivations que la nostalgie d'un passé qu'ils n'auront pas connu.

Même si cet exemple n'est pas à proprement parler un musée, citons la création en 2015 de l'*Arenberg créative mine* à Wallers (Nord). Ce site minier, fermé en 1989, a été conservé et reconverti pour accueillir un « pôle d'excellence en images et média numériques ». Grâce à ses équipements, les cinéastes peuvent y réaliser leurs films, les entreprises et les agences y organiser des événements professionnels et grand public au sein d'un ensemble architectural minier unique qui doit à cette reconversion sa survie. *Arenberg* représente sans doute une transition du musée traditionnel vers les valorisations futures de nos patrimoines miniers et industriels. Les fosses 11/19 à Loos-en-Gohelle et la fosse 9 à Oignies (Pas-de-Calais), répondent également à une logique similaire de reconversion.

Si les sites web et les visites virtuelles par internet sont possibles pour les musées traditionnels, il faudra dépasser ce stade pour maintenir un seuil de visiteurs suffisant. Les approches interactives, les reconstitutions en trois dimensions, les nouvelles technologies de communication seront incontournables si l'on veut faire franchir aux musées de la mine le seuil des prochaines décennies.